





L'Arche : Écrire est-ce « revenir au silence » ou le contrer ?

Michèle Sarde : Ce livre s'oppose au silence auquel j'ai été réduite une grande partie de mon existence. Grâce à mon roman *Histoire d'Eurydice pendant la remontée*, des choses refoulées ont resurgi en moi. J'avais conscience que quelque chose était tapi dans l'ombre... L'écriture m'a fait accoucher de ce mutisme, lié au traumatisme de ma mère. Il nous a enfermées, mais elle a finalement accepté de le briser, sachant qu'il donnerait naissance à un livre.

Cette cicatrice invisible a-t-elle orienté votre goût pour l'Histoire ?

Modiano dit « *qu'un écrivain se définit par rapport à sa date de naissance* ». Je suis née en octobre 1939, dans une famille juive en Europe occidentale. Avant, j'écrivais pour me dissimuler, mais les sujets traités étaient dictés par mon identité. L'Histoire a joué un tel rôle, dans mon enfance, que je ne pouvais qu'être portée par elle. Tous mes livres renferment d'ailleurs une dimension historique.

Si « les archives attestent de la véracité de l'Histoire, la fiction permet de l'humaniser et de lui donner vie ».

Quel est son pouvoir ?

Elle permet d'universaliser une histoire à part. Le premier jet de ce récit était le fruit d'une dizaine d'années de recherches et du témoignage de ma mère. Déçu, mon éditeur m'a demandé de développer sa veine romanesque. Raconter une histoire touche d'avantage les lecteurs qu'un document brut. Le but de ce « roman vrai » est de les émouvoir en leur présentant des gens qui ont vraiment existé.

Il y a aussi le souci de le transmettre à la prochaine génération.

Il m'a fallu toute une vie, de femme et d'écrivain, pour comprendre à quel point c'était important. Certains ne savent déjà plus rien de la Shoah. L'histoire du peuple juif est si forte, qu'il en résulte un devoir de mémoire. Mon itinéraire s'inscrit dans cette expérience collective. Il y a dix ans, on

reprochait aux gens de trop en parler, or là c'est dans l'ère du temps. Les problèmes identitaires actuels entrent en résonance avec l'histoire de ma mère. Beaucoup de juifs ont réagi comme elle après la guerre. Voyez Françoise Giroud, judéo-espagnole du même âge, camouflant son identité. Ma mère a tout sacrifié pour devenir française. On retrouve ce reniement chez certains immigrés ou musulmans de France. Généralement, ce sont les petits-enfants qui retournent aux racines.

Les grandes figures féminines vous inspirent, en quoi votre mère en est une ?

De par mon identité juive, je me sens proche de toutes les minorités et tous les peuples opprimés. Mon engagement envers les mouvements de libération des femmes date de mes études à la Sorbonne. Féministe, j'ai enseigné l'étude des genres à l'université américaine. Tout mon travail est orienté vers les femmes : les biographies de Colette, Marguerite Yourcenar ou le combat des Françaises. Ma mère s'inscrit dans cette lignée. À travers elle, je décris la dimension sexiste de la culture et la religion juive.

Qu'avez-vous ressenti en découvrant son récit ? Avez-vous appris à le regarder autrement ?

J'avoue que je lui en voulais beaucoup. Elle m'a fait baptiser à 7 ans, or elle a refusé que je fasse ma première communion, sans me donner la moindre explication. Cette frustration a engendré un ressentiment à son égard. J'ai pu dépasser ses séquelles de guerre quand elle a souhaité m'offrir une réparation. Cela m'a permis de me réconcilier avec elle et avec moi-même. L'écriture possède une dimension thérapeutique. Grâce à la rencontre de la vérité, ce livre m'a aidée à sortir de ma névrose. Ma mère m'avait refusé l'identité juive et chrétienne, il en résultait une identité tourmentée qui a peut-être orienté mon choix de devenir écrivain. L'écriture est souvent liée à une fracture d'origine. Pour moi, c'est le moment où

ma mère a accouché de son silence pour me faire cadeau de son récit. Ainsi, je reconstitue l'histoire d'une famille, d'une culture et d'une époque.

En quoi la communauté juive de Salonique est-elle particulière ?

J'ai été frappée par son importance au début du XX^e siècle. À l'époque, la ville fonctionnait d'après les normes culturelles juives. Tout le monde parlait judéo-espagnol. Cette communauté était fière de ses origines car elle avait préservé sa religion en refusant la conversion et en quittant l'Espagne. Or Salonique est redevenue grecque après quatre siècles d'appartenance ottomane. Les diverses communautés vivaient jusqu'alors en harmonie, mais ce vivre-ensemble a disparu après la chute de l'empire. Le nazisme a ensuite éradiqué les juifs de Salonique. En raison de la Shoah, il ne reste plus rien de cette communauté. Cette histoire triste est méconnue, c'est pourquoi je voulais la raconter.

Comment a-t-elle tenté de se recréer en France ?

Francisés, les juifs de Salonique maîtrisaient parfaitement la langue, la culture et la littérature française. Ils étaient prêts pour une immigration réussie, comme en témoigne ma famille. La France leur permettait de pratiquer leur religion, à condition de respecter les lois de la République. Elle donnait tout aux juifs comme individus, mais pas comme Nation. L'histoire des miens s'avère exemplaire, puisqu'ils ont contribué à créer une communauté juive de Salonique, à Paris. Elle s'adaptait parfaitement au pays, tout en respectant sa religion, sa culture et ses valeurs. Un modèle qui devrait être suivi aujourd'hui...

Que signifiait devenir Français pour eux ?

Respecter les lois de la République, or cela les conduisit à s'enregistrer comme juifs, sous Vichy. Ils rêvaient d'être franco-Français, mais cette obéissance les a condamnés. Lors du début de la guerre, la petite et la grande histoire se rencontrent. Ce n'est qu'à la fin, qu'ils



prennent conscience de la Shoah. La fierté d'être Français s'est muée en amertume et désespoir entraînant des comportements identitaires névrotiques. Certains sont revenus à la religion et la culture juive, d'autres y ont renoncé. Ma mère a choisi d'être franco-Française, alors elle a dû brouiller son identité dans le silence général. J'ai été bouleversée d'apprendre le sort de mes grands-parents paternels, morts à Auschwitz. On n'en parlait jamais, or la blessure demeure ouverte. À force de tout enfouir, ça crée une absence. Mon père est mort dans ce mutisme omniprésent. Ses parents étaient des judéo-Espagnols, originaires de Bulgarie. Ils sont les héros de mon prochain livre, qui s'inscrit dans une trilogie sur la mémoire et l'envie de reconstruire la vie des

miens, sinon ils tomberont dans l'oubli.

Alors que la vérité a longtemps été impossible, est-ce un livre sur la survie ?

Oui, parce que cette question me hante : pourquoi avons-nous survécu et d'autres non ? Je suis née pendant la guerre, il ne me reste pas de souvenirs, mais le sentiment que le pire peut toujours arriver. Je garde, malgré tout, une vision optimiste. Elle se dégage du récit de ma mère, persuadée qu'ils ont survécu grâce aux autres. Ces Justes et résistants que je suis heureuse de pouvoir nommer. Il y avait parmi eux des juifs et des non-juifs, je tiens à le rappeler. Cette dimension valeureuse me semble essentielle, sinon on noircit les choses.

Voyez les attentats récents révélant des héros discrets. Ce récit m'a permis de découvrir des combats, un dévouement et un courage extraordinaires.

Vous a-t-il aussi aidé à vous ancrer, enfin, dans une histoire de famille ?

C'était important sur le plan personnel, mais il y a également une universalisation de cette histoire. Ça pourrait être celle de n'importe quelle famille, juive ou pas, avec ses peurs, ses courages, sa volonté de survie et ses récits comiques. Tout est vrai dans l'histoire de cette famille, prise dans les tourments de l'Histoire. Comment a-t-elle appris à dominer ces crises ? Tel est le récit de ce livre à suivre. ●

Michèle Sarde, *Revenir du silence*. Éditions Julliard.

Salonique

